

Zeitschrift: Patrimoine fribourgeois = Freiburger Kulturgüter
Herausgeber: Service des biens culturels du canton de Fribourg = Amt für Kulturgüter des Kantons Freiburg
Band: - (2014)
Heft: 20: La commanderie de Saint-Jean de Jérusalem à Fribourg = Die Johanniterkommende von Freiburg

Artikel: La réhabilitation architecturale
Autor: Andrey, Raoul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1035687>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA RÉHABILITATION ARCHITECTURALE

RAOUL ANDREY

La réhabilitation d'un bâtiment aussi chargé d'histoire et de fantômes qu'une commanderie exige une étude détaillée et minutieuse de toutes ses composantes, sans idées préconçues. Pour un architecte, l'enthousiasme et l'impatience d'élaborer un concept architectural cohérent et de donner forme à ses idées peuvent se révéler des pièges redoutables pour l'objet lui-même. Une approche pluridisciplinaire, validant une série de choix autour des éléments patrimoniaux importants permet, par regards croisés entre historiens et architectes, de mettre en jeu le projet lui-même.

Le complexe architectural de la commanderie de Saint-Jean résulte de plus de sept siècles d'évolution. Si l'on admet une transformation de grande envergure par siècle, ce sont donc les apports de toutes ces époques que nous a légués le bâtiment. Pour les interventions antérieures, il faut d'ailleurs parler de transformation et jamais de restauration. A de rares exceptions près, restaurer un bâtiment est un concept moderne, une attitude face à l'histoire et aux biens culturels qui ne s'est généralisée à l'ensemble du bâti que tout récemment.

En dépit des «transformations», les anciens n'ont pas été si «radicaux» dans leurs interventions. Le rapport de valeur entre travail et matériau était l'inverse de celui d'aujourd'hui, ce qui a sans doute contribué au sauvetage de nombreux éléments architecturaux. Le concept de «réemploi» si commun autrefois n'a plus cours désormais. Aujourd'hui, on recycle ou on jette mais on ne réutilise plus.

Contrairement à l'historien face à ses découvertes, qui analyse, recense et met en perspective, l'architecte confronté à un objet ancien ne peut se borner à le restaurer ou à le conserver. Il doit prendre position et proposer des choix, en tenant compte des contraintes fonctionnelles et

techniques actuelles. Au travers de son projet, il lègue la prise de position de son époque sur l'histoire et ses témoins. On ne saurait oublier que tous les bâtiments, même ceux dont la fonction n'était que symbolique ou mémorielle, ont été construits pour un usage spécifique, condition même de leur existence. Si les adaptations aux différentes fonctions les ont modifiés, parfois de façon importante, ce sont paradoxalement ces mêmes usages qui leur ont permis de parvenir jusqu'à nous.

Le projet, entre passé et présent

L'enjeu du projet consistait d'une part à relier des éléments disparates, tant par leurs époques, leurs dimensions que leurs qualités, et d'autre part à offrir une ambiance de travail adéquate, ainsi qu'une «promenade architecturale» à travers le bâtiment, de l'entrée à la toiture. Si ces principes ont été assez rapidement énoncés, le scénario est resté ouvert tout au long du projet et même durant les travaux. En effet, malgré une vaste campagne de sondages menée dans les années 2000, de nombreuses découvertes ont influencé le projet d'exécution.

La première question qui s'est posée à nous était celle de l'adéquation entre contenant et contenu. Si les aspects fonctionnels et dimensionnels sont généralement seuls à être pris en compte, il en est un qui revêt une grande importance même s'il a souvent été négligé autrefois: l'adéquation entre l'histoire des lieux et le nouveau sens qui va leur être attribué. Cette alchimie devra s'accommoder d'exigences fonctionnelles et réglementaires diverses et d'autant de concessions nécessaires à la réaffectation de la bâtisse pour qu'elle puisse accueillir sa nouvelle destinée. Et chaque année hélas nous apporte son lot de nouvelles contraintes et de nouvelles règles dans



Fig. 127 WIP (Work in progress): l'analyse et l'enquête au service d'un projet architectural évolutif. Sondages et dégagements dans le couloir du 1^{er} étage.

des domaines aussi variés que l'énergie, la sécurité, l'accessibilité, les conditions de travail ou encore les normes parasismiques. Dans un bâtiment reconnu comme bien culturel, l'application de ces normes s'adapte aux exigences de conservation et plusieurs critères usuels ont pu être modulés, appliqués sectoriellement et réfléchis sur l'ensemble de l'immeuble. Le bilan global reste en l'occurrence largement positif, sans avoir dû déroger aux principes, mais en les appliquant avec souplesse et bon sens. Les fenêtres les plus anciennes, de 1697 ou 1698, ont par exemple été conservées dans la cage d'escalier où les contraintes thermiques peuvent être moins élevées que dans un bureau.

Le Service des biens culturels est le garant d'un entretien respectueux et attentif assurant la transmission de l'héritage qui leur est confié aux générations futures, pour le lieu et son contexte. Sous un autre angle, la commanderie de Saint-Jean est pour le Service des biens culturels un lieu de travail extraordinaire et un laboratoire d'expériences sur la restauration, la transformation, la réinterprétation d'éléments particuliers ou encore la démonstration de la cohabitation possible entre des éléments disparates issus d'une histoire sept fois centenaire.

Un concept en trois axes

La répartition des principaux groupes de fonctions fut assez rapidement établie et vérifiée tandis que la structuration existante, tant verticalement qu'horizontalement, se révéla également adéquate. L'accès aux combles, modifié en 1864, dut être maintenu malgré son positionnement en conflit avec la cage d'escaliers de 1699: toute idée de déplacement de cet élément hypothéquait la substance ou n'apportait pas une amélioration fonctionnelle marquante. Après analyse complémentaire des sols, parois et plafonds existants ou à reconstruire, le concept fut élaboré selon trois axes. D'abord déclarer que tous les revêtements de sol des parcours, verticaux et horizontaux seraient en matériau minéral et que tous ceux des espaces de travail seraient en bois ou linoléum. Puis créer le lien entre les espaces par la couleur, le gris pour les encadrements, les fenêtres, les boiseries, les sous-bassements et le blanc gris-beige pour les murs. Et enfin caractériser les deux types d'espaces (travail et parcours) par l'éclairage artificiel. Pour les espaces de travail, l'éclairage à Led de type Nimbus fut utilisé de manière générale alors que les espaces de parcours furent éclairés par des sources Fluo de type Seamless, agencées en bandeaux.

Le concept choisi, omniprésent sans être prégnant, permet de parcourir des siècles de fragments restaurés en ayant constamment la sensation d'être dans le même bâtiment, pris en charge et conduit vers le haut, vers le point culminant du bâtiment, la bibliothèque, installée dans une magnifique charpente de 1697-1698, mise en valeur par l'unité retrouvée de l'espace.

Les enjeux disséqués

Quels étaient les éléments considérés comme les plus marquants du bâtiment? Dans quel esprit ont-ils été abordés? Sans être exhaustifs, quelques exemples suffiront à présenter le point de vue sous lequel certaines questions ont été abordées.

A la fin des années 1920, l'armée investit les lieux, en même temps que l'ancien grenier de la Planche. De gros travaux de restauration sont entrepris au rez-de chaussée surtout. Les sondages effectués à ce niveau ont révélé que tous les éléments d'aménagement intérieur ainsi que les crépis ou décors peints antérieurs avaient

Fig. 128 Coupe transversale sur la cage d'escalier, élévation ouest côté cour, nord côté Sarine, est côté pré et sud côté jardin de la commanderie, état actuel.

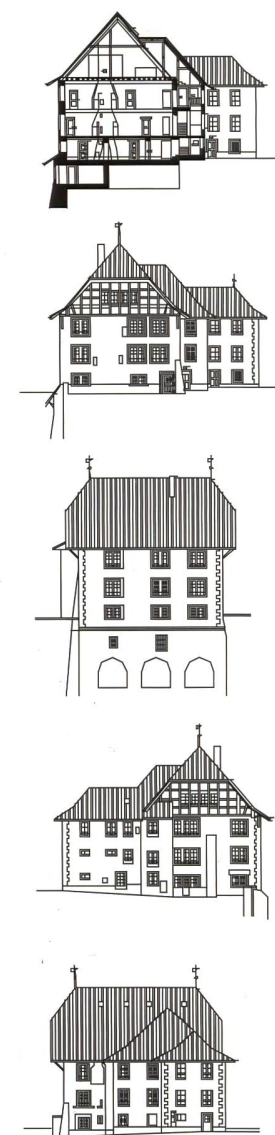




Fig. 129 Le processus d'intégration illustré dans la «chambre verte» du 2^e étage. En guise de 4^e paroi, une bibliothèque, deux madriers peints du XVI^e s. et le radiateur sont posés sur la semelle du mur d'origine dont ils restituent la profondeur dans un nouvel ensemble intégrant plusieurs fonctions. Le décor, élément majeur de cette pièce, retrouve ainsi son cadre architectural.

été supprimés. On a donc pu s'éviter un débat sur le maintien d'un statu quo ou la revalorisation d'éléments antérieurs. En dépit de leur réalisation en panneaux de bois croisé passés à l'Arbezol, il a été décidé de restaurer et de remettre en valeur les boiseries de l'ancien mess des officiers en leur appliquant une peinture en faux-bois. Tant l'application de ces faux-bois, partiellement existants, que l'éclairage Led ou que l'installation d'une cloison mobile de séparation ont totalement modifié l'ambiance des lieux, jugés peu accueillants de prime abord. Ces espaces furent, par leurs dimensions et leur localisation, naturellement dévolus aux salles de conférences.

Le couloir du premier étage est un des must du bâtiment. Sur les murs et au-dessus du faux-plafond qui vient d'être posé, trois époques de décors peints soulignent chacune l'architecture. Les deux premiers, dont l'un s'étend sur les poutres – certaines encore en place – et sur les panneaux d'un plafond plus ancien, ont finalement été cachés. On a choisi de remettre en valeur le décor le plus récent qui correspondait de façon plus cohérente à la façade côté Sarine, reconstruite à la même époque, en 1697. Il était également le mieux conservé et en accord avec

les portes et encadrements existants. Le sol de molasse, abimé mais présent sur les trois quarts de la surface, fut ragréé, réparé et complété. Ce sol, posé sur mortier de sable et chaux, est supporté par un solivage de bois.

La salle verte du deuxième étage avait été partiellement découverte lors de la campagne de sondages de l'an 2000. Si son existence était attestée par les sources, tous les éléments qui avaient un impact sur l'architecture des lieux n'avaient pas été révélés. Le projet évolua donc au fur et à mesure des découvertes. Sans entrer dans tous les détails, on signalera la réouverture d'une porte de liaison avec encadrement richement peint et le dégagement et la remise en scène d'embrasures de fenêtre avec coussièges.

Afin de retrouver toute la dimension de l'espace d'origine, le niveau du plancher fut abaissé de quelques 25 cm et un faux-plafond de larges planches de bois de plus de 5 m de long a dû être construit 60 cm en dessous de la poutraison. Le bois pour confectionner un tel plafond a été difficile à trouver. C'est finalement un lot de billes récupérées de l'ouragan Lothar qui a permis de créer ce plafond de planches d'un seul tenant. La quatrième paroi, du côté couloir avait été démolie jusqu'à sa base; il n'en restait

que 20 cm sur une largeur de 30 cm environ. Nous reviendrons ultérieurement sur son traitement particulier.

La «promenade architecturale» à travers un bâtiment est attendue comme un événement, dont le but peut être un point de vue sur un paysage, une fonction majeure ou une ambiance particulière. Ici, c'est le caractère exceptionnel d'un espace qui clôt le trajet, les combles abrités par une charpente intacte de 1697 qu'il fallait restaurer pour lui redonner une perception globale et majestueuse. Pour se hisser à la hauteur de cette attente, le choix de la fonction devenait primordial: charge à l'architecte de détecter dans le programme une attribution exceptionnelle capable d'occuper cet espace et de le valoriser. Il était exclu d'y loger des bureaux ou des archives car si les uns nécessitent un cloisonnement qui hypothèquerait une perception globale de la charpente, les autres ne représentent qu'un stockage inerte, inadéquat pour activer un lieu. Si les salles de conférences furent installées au rez-de-chaussée, proches du secrétariat et de l'entrée, la bibliothèque du Service, lieu de mémoire et de rencontre, ainsi que la cafétéria, lieu de convivialité par nature, trouvèrent vite place en ces lieux. Hormis l'imposante charpente, restaurée et complétée, une strate contemporaine fut ainsi ajoutée à l'architecture. Si une bibliothèque usuelle peut aisément trouver place dans des rayonnages achetés sur catalogue, les meubles destinés à ces combles devaient non seulement participer à la mise en valeur de l'espace mais également pouvoir dialoguer d'égal à égal avec des pièces de charpente puissantes et très présentes. Les étagères ont donc été réalisées au moyen de panneaux à particules noires de 50 mm d'épaisseur. Les différences de hauteur des meubles, intégrant l'office de la cafétéria, offrent une perception dynamique de l'espace et permettent de relier la salle de lecture côté cour à la cafétéria côté jardin. Un revêtement de linoléum rouge confère à l'ensemble une ambiance et une touche de modernité inscrivant la réhabilitation du bâtiment dans son époque. Un élément précurseur à la découverte de la toiture est la réhabilitation de l'escalier d'accès en chêne, réutilisé à cet endroit en 1698, qui a été serti dans un coffrage de panneaux à particules rouge. La forme de cet élément fermé permet d'éviter barrières et balustrade et «dramatise» la découverte de l'ancienne charpente au débouché de ce passage en galerie.

La mesure des interventions

L'un des enjeux essentiels consistait à trouver, pour chaque intervention, majeure ou mineure, la juste mesure du projet et de la réalisation. Face à un bâtiment comme la commanderie, témoin de plus de sept siècles d'histoire, légataire d'éléments de taille et de qualité très différentes, on ne peut émettre de principe général. L'architecte doit néanmoins, dans tous les cas, faire preuve de retenue et éviter le «geste architectural» que certains prônent comme marque de l'époque mais qui n'est finalement que de l'autocélébration.

Selon les cas, il faut réparer (serrures, fenêtres), compléter (décors peints, pierre de taille), modifier (balustrade, passe-plats), améliorer (fenêtres, accessibilité), transformer (espaces, installations techniques), restaurer (boiseries, peintures murales), intégrer (mobilier, fermetures de serrurerie), ou encore contextualiser (mobilier, éclairage). Le risque dans cet enchaînement d'actions diverses et prenantes est de perdre de vue les trois axes du concept de base que l'on a énoncé plus haut.

Intégrer – contextualiser, deux notions parentes mais fondamentalement différentes. Dans la chambre verte du 2^e étage, en guise de 4^e paroi, l'ensemble formé par la bibliothèque, les deux panneaux peints restaurés et les radiateurs, est un élément intégré. Le premier intérêt de cet ensemble est de redonner à l'espace sa dimension originale, révélée par le bas de mur d'origine et par de nombreux fragments de peinture rouge. Dans sa partie supérieure, cette (re)mise en scène est accentuée par le réemploi d'une poutre peinte en camaïeu vert, découverte dans le plancher, et au centre par des panneaux de cloisons, également sauvés lors des démontages, restaurés et remis en valeur. Cette réinterprétation du mur permet en outre de ranger les documents et les classeurs nécessaires aux collaborateurs travaillant dans cette pièce, d'atténuer l'impact des radiateurs et d'encadrer la porte d'entrée dans la pièce, dont l'emplacement original n'est d'ailleurs pas certain.

La bibliothèque à classeurs horizontaux, dans le grand bureau du 2^e étage, est un élément contextualisé. Le cahier des charges demandait de pouvoir ranger un maximum de classeurs fédéraux en position horizontale. Le seul mur qui a été construit est celui séparant le bureau du couloir menant aux WC. C'est devant cet élément que la bibliothèque a été conçue comme

Fig. 130 et 132 Plans de la cave, du rez-de-chaussée, du 1^{er}, du 2^e étage et des combles de la commanderie, état actuel (ci-dessous) et coupes, plans du rez-de-chaussée, du 1^{er} étage et des combles de la dépendance, état actuel (ci-contre).

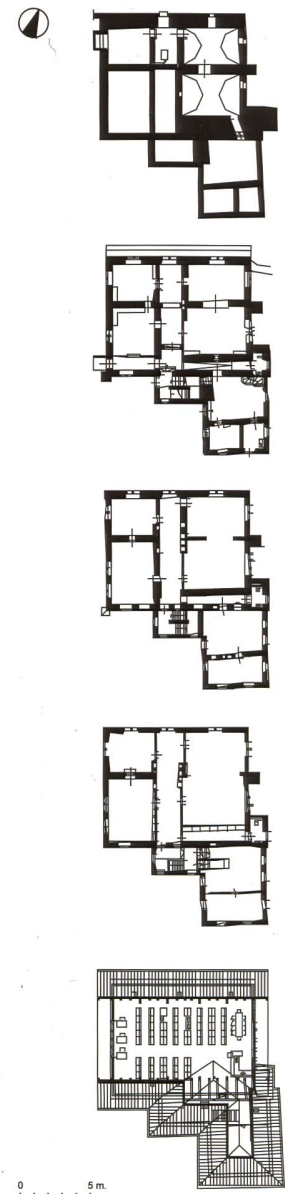




Fig. 131 Travaux de couverture et de ferblanterie après la pose de l'isolation sur chevrons ayant nécessité de découvrir un toit en parfait état puisque refait avant le début du chantier.

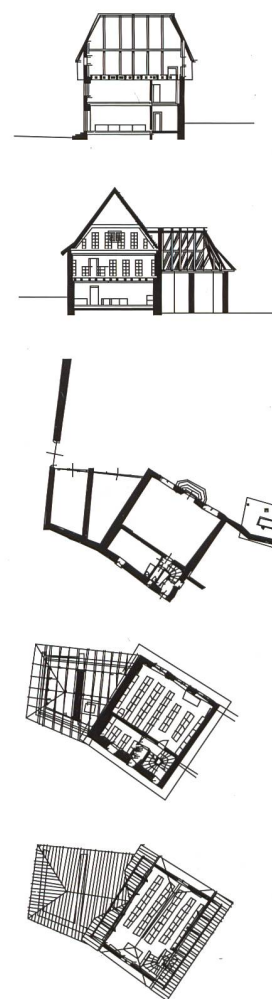
élément meuble, de matériau identique aux bibliothèques des autres bureaux. Le fait de la détacher des murs et du plafond contextualise l'élément sans l'intégrer à l'architecture des lieux. Cette bibliothèque importante est en adéquation avec les travaux de recensements effectués par les chercheurs qui y travaillent et participe à l'identité des lieux.

Les façades en question

Le bâtiment de la commanderie, plus spécifiquement les façades de ses différents corps, n'a pas dû être modifié pour s'adapter à sa nouvelle destinée. Comme évoqué plus haut, il y avait adéquation entre contenant et contenu. Les enjeux du projet étaient donc d'un autre ordre, l'ordre mineur de la réinterprétation, de la valorisation ou encore de la signification.

Bien que restaurées sous l'égide de la Confédération dès 1938, les façades et leur concept de restauration avaient fait leur temps. Nous nous trouvons aujourd'hui dans une toute autre posture philosophique dans l'approche de la conservation des biens culturels. En 1938, on s'est mis au goût du jour dans une ambiance très nationale et Heimatstil où il était d'usage de mettre en évidence le matériau brut et les «vieilles pierres», sans égard pour les fragments de crépis encore existants ou les restes de peintures murales. Il fallut attendre le milieu des années 1970

pour que se manifeste un intérêt pour le traitement de surface des éléments de construction – tailles, crépis, badigeons ou décors – et leur conservation comme substance historique également. Nous sommes actuellement face à un tout autre dilemme. Comment redonner une meilleure lisibilité à tous ces éléments fragmentaires sans les sacrifier, comment rendre une cohérence architecturale à un ensemble disparate de fragments, parfois ténus, relevant de factures et de qualités très diverses! Comment ne rien perdre sans nous perdre dans le détail? Le traitement des façades de la commanderie illustre la complexité de cette problématique. Une attention particulière a été portée à la conservation des encadrements de molasse ce qui a entraîné une intervention sur une bonne partie de la façade sur cour, retravaillée par réduction des cailloux saillants en vue d'appliquer un crépi à pietra rasa badigeonné à la chaux. L'objectif de cette intervention était de permettre à la façade sur cour, fortement remaniée en 1698, de se raccorder à la façade côté Sarine reconstruite à cette date et qui comportait encore un badigeon en assez bon état avec des fragments de couleur jaune et des dessins d'encadrements gris à filets blancs. Dès que l'on touche une façade, les partenaires de la restauration sont contraints d'adopter une attitude de projet: ils ne peuvent se contenter de restaurer. Même le «ne rien faire» est une attitude de projet! Parfois, mais rarement, elle se révèle adéquate. Malgré la



disparité des époques de construction des agrandissements et des annexes ainsi que la présence de crépis projetés au ciment, il fut décidé de considérer le bâtiment de la commanderie plus comme un élément urbanistique important de la Vieille Ville que comme un collage issu de diverses époques à valoriser. Cette attitude devait lui donner une identité forte et donc une image unitaire. Dans le débat portant sur l'étude et la valorisation des composantes d'un bien culturel, qui se réduisent souvent à des fragments, on en vient souvent à oublier la valeur urbanistique du bâtiment.

A voir la toiture après la rénovation, on pourrait penser que rien n'a été fait, ou qu'elle n'a pas été transformée. La mise en valeur de la charpente avec ses chevrons dans les combles a nécessité la pose d'une isolation sur les structures. L'un des objectifs du projet était de présenter, côté ville, une toiture sans ouverture. Cela peut paraître banal mais c'est aujourd'hui une exception dans le paysage des toitures de la Vieille Ville et un fait suffisamment rare pour être relevé. Là encore, c'est dans le détail que le bâtiment a une vocation didactique à mettre en relation avec nos principes de restauration actuels. Vu l'importance de la commanderie au cours de l'histoire, deux épis de faîtage furent posés sur les deux angles du toit principal, l'un aux armes de la bannière des Chevaliers de Saint-Jean, l'autre rappelant le maître d'ouvrage de la toiture actuelle, le commandeur Jean IV Duding. Relevons enfin un détail constructif qui n'apparaît pas au premier abord: le traitement du virevent de la croupe sur les deux façades pignons. Compte tenu du mode d'isolation sur chevrons, ce virevent aurait dû mesurer plus de 50 cm de hauteur, une taille qui ne correspond pas aux dimensions usuelles de cette toiture. Cet élément a donc été subdivisé en deux parties, décalées, l'une peinte couleur cuivre pour l'unir au revêtement de toiture et l'autre peinte dans le même gris que les éléments d'avant-toit.

En pénétrant dans la cour, le visiteur distingue trois portes d'entrée, en d'autres termes, un bâtiment sans porte d'entrée principale. La plus proche, certainement la plus récente, date des transformations de 1938. Celle du milieu est la plus ancienne, remontant à 1699, selon le millésime en creux sur le linteau de la porte. Elle correspond au grand chantier des années 1690, à la recomposition des façades et de la toiture et à la création de la cage d'escalier qu'elle

dessert. La dernière, la plus éloignée, ouvre sur l'annexe sud-est. Compte tenu du concept de répartition des fonctions et de leur distribution, c'est la première porte qui a été choisie comme entrée principale. Son architecture, similaire aux deux autres, n'en fait pas un élément de référence pour le Service des biens culturels. Un portique, indépendant du bâtiment, a donc été conçu afin de remplir toutes les fonctions nécessaires. Il signale et identifie l'institution, protège le visiteur, l'accueille et abrite les boîtes de dépôt du courrier. De nuit, ce portique est balisé par un luminaire fait d'un ruban de Led soulignant la forme en L de l'élément.

Considéré depuis le pont de Saint-Jean, la façade côté Sarine paraissait posée sur un petit avant-toit étrange qui recouvrait le socle de consolidation du bâtiment. Ce toit, juste en-dessous des fenêtres, donnait à la commanderie l'impression d'être bâtie sur un autre édifice. Son remplacement par une couvertine de cuivre zingué situé sous le niveau de l'avant-toit antérieur permet une lecture plus habituelle des fenêtres et propose une meilleure intégration urbanistique de la commanderie dans son contexte en bordure de rivière.

Des bureaux et un laboratoire d'idées

Deux ans après l'emménagement du Service des biens culturels dans la commanderie restaurée, alors que s'achèvent les travaux de réhabilitation des dépendances et du site, il est trop tôt pour tirer un bilan architectural des options retenues et des interventions réalisées. Le recul du temps nous dira si les choix ont été pertinents et s'ils s'inscrivent bien dans un mode de faire cohérent, révélateur de la philosophie de la conservation et de la restauration du début du XXI^e s. Ce que l'on peut affirmer, c'est que le débat s'est ouvert sur de nombreux sujets et que les interventions réalisées sont le fruit de prises de positions claires. Claude Castella, dans ses propos, parle des options de restauration des peintures murales que nous n'avons pas abordées ici et qui ont aussi montré les limites des approches doctrinaires. A ce titre, l'aspect didactique de cette réalisation est réel et permet également au Service des biens culturels d'utiliser le bâtiment qui l'accueille comme un laboratoire d'essai et de démonstration voué au savoir-faire et au savoir-vivre.



Fig. 133 Restauration des boiseries de rempli retrouvés en cours de chantier et provenant des trois pièces à décor de grisaille verte du temps de Pierre d'Englisberg, remises en scène au 2^e étage, dans la seule pièce ayant conservé des fragments d'un tel décor.

Zusammenfassung

Das Restaurierungsprojekt für die Komturei hatte verschiedene Ansprüche zu erfüllen: es sollte nach Ausmassen, Entstehungszeit und Qualität unterschiedliche Elemente zusammenführen, ein angemessenes Arbeitsumfeld gewähren sowie einen «architektonischen Rundgang» im Gebäude anbieten. Das Konzept bestimmte drei Grundzüge. Erstens sollten die Verkehrsflächen einen mineralischen Belag erhalten, während für die Arbeitsräume Parkett oder Linoleum vorgesehen wurde. Zweitens sollten die Räume durch die Anstriche verbunden werden: grau für Türgewände, Fenster, Täferungen und Sockel, gebrochen weiss für die Wände. Drittens sollten Arbeitsräume und Erschliessung je durch eigene Beleuchtung gekennzeichnet werden: LED in ersteren, Seamless-Leuchten in den andern. Die Anpassung der Räume an die diversen Bedürfnisse des Amtes für Kulturgüter stellte keine Probleme. Hingegen verlangten die Behandlung der Oberflächen und die Präsentation der verschiedenen Malereifragmente nach Diskussion. Im interdisziplinären Gespräch wurden die Entscheide gefunden. Die Fassaden sollten mit ei-

nem Verputz und einem Farbton vereinheitlicht werden, der dem Zustand von 1690 entspricht. Diese Epoche war auch für die Behandlung des Korridors im ersten Geschoss bestimmend. Anderswo galt es, sich der aufgedeckten Ausstattung anzupassen. So wurden im Erdgeschoss das Getäfer und die Rankenmalerei der 1920er Jahre restauriert und im zweiten Obergeschoss in einem Raum die Reste der grünen Ton-in-Ton-Malerei (Camaïeu) aus der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts zur Geltung gebracht. Diese hat ursprünglich drei Räume geschmückt, ist aber überall sonst verloren. Der Architekt verzichtete auf eine eigene architektonische Geste zugunsten einer dem Gebäude angemessenen Haltung: reparieren, vervollständigen, ändern, verbessern, umgestalten, restaurieren, einfügen, dem Kontext anpassen. Die Rückgewinnung des Volumens und der Mauerstärke der «Grünen Stube» oder das Einrichten der Bibliothek im Dachraum am Schluss des architektonischen Rundgangs bezeichnen diese Aufwertung des Raumes und der Geschichte durch eine zeitgenössische architektonische Haltung, die bestrebt ist, der Vergangenheit Wert und Sinn zurück zu geben.



Fig. 134 Rez-de-chaussée, accueil et secrétariat, dans l'ancien bureau de l'école de recrues de la caserne de la Planche.



Fig. 135 Rez-de-chaussée, salles de conférence dans le fumoir et la salle à manger des officiers, boiseries et décor de 1927 restaurés avec reconstitution du faux-bois de chêne clair et intégration d'une paroi de séparation mobile.



Fig. 136 Rez-de-chaussée
avec entrée initiale
des années 1340 et cage
d'escalier de 1699.



Fig. 137 1^{er} étage, ancienne entrée des appartements du commandeur, années 1340, avec porte en chêne de 1698-1699.



Fig. 138 1^{er} étage, couloir dallé réparé par ragréage, décor d'architecture de 1699 dégagé et fixé, faux plafond reconstitué et éclairage par bandeaux fluorescents.



Fig. 139 1^{er} étage, bureau nord-ouest, avec revêtements modernes, plancher y compris, et éclairage LED de type Nimbus.



Fig. 140 1^{er} étage, bureaux est, côté pré, avec solivage de 1305-1306, la plus ancienne structure visible du bâtiment.



Fig. 141 2^e étage, cage d'escalier de 1699, avec sol en ciment, décor d'accompagnement reconstitué et fenêtres d'origine conservées et doublées.



Fig. 142 2^e étage, vestibule avec porte en métal donnant accès aux bureaux installés dans l'annexe de 1864 et porte vitrée menant aux combles.



Fig. 143 2^e étage, porte de l'espace ouvert occupant la partie est, avec fragment de décor à feuilles de chêne, dégagé et fixé, et perspective sur le bureau nord-ouest.



Fig. 144 2^e étage,
aménagement en plateau
ouvert de la partie est,
avec définition de l'espace
assuré par des éléments
de mobilier en panneaux
d'aggloméré noir.



Fig. 145 2^e étage, espace de travail côté jardin, avec armoire murale pour classeurs, détachée des parois et du plafond, élément contextualisé placé devant le seul mur construit durant le chantier.



Fig. 146 2^e étage, ancienne «chambre verte» remise en scène dans son volume du XVI^e siècle, avec plancher entre 1645 et 1697, éléments de remploi et décors muraux, grisaille des années 1520-1530.



Fig. 147 2^e étage, couloir avec sol en asphalte moderne, armoire d'archives du XVII^e s. et tableaux de bienheureux et saintes de l'Ordre de Malte, fin XVII^e s.



Fig. 148 2^e étage, porte de liaison entre la «chambre verte» et son antichambre, le bureau nord-ouest, décor en grisaille dégagé, trous de pic comblés avec bouchons teintés dans la masse, restitution des niveaux des années 1520 et insertion d'une porte de remploi en sapin.



Fig. 149 2^e étage, bureau de dessinateur aménagé dans l'ancienne annexe construite lors de l'agrandissement de la maison de correction en 1864.

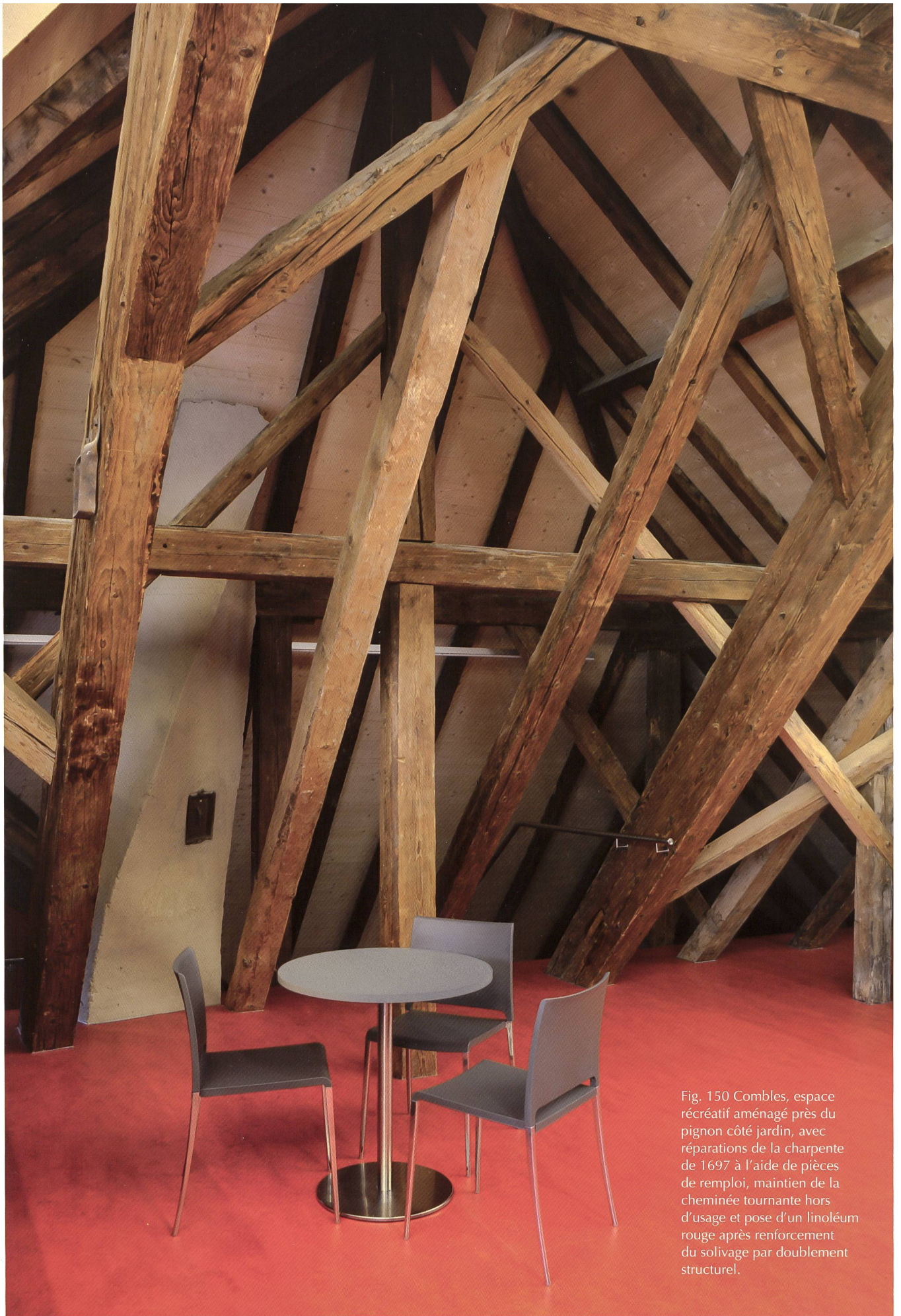


Fig. 150 Combes, espace récréatif aménagé près du pignon côté jardin, avec réparations de la charpente de 1697 à l'aide de pièces de remplissage, maintien de la cheminée tournante hors d'usage et pose d'un linoléum rouge après renforcement du solivage par doublement structurel.

Fig. 151 Combles aménagés en bibliothèque, éclairée en pignon et en surcombes, par des velux posés entre chevrons, avec mobilier en panneaux agglomérés noirs conçus pour ce conservatoire d'imprimés sur le patrimoine.



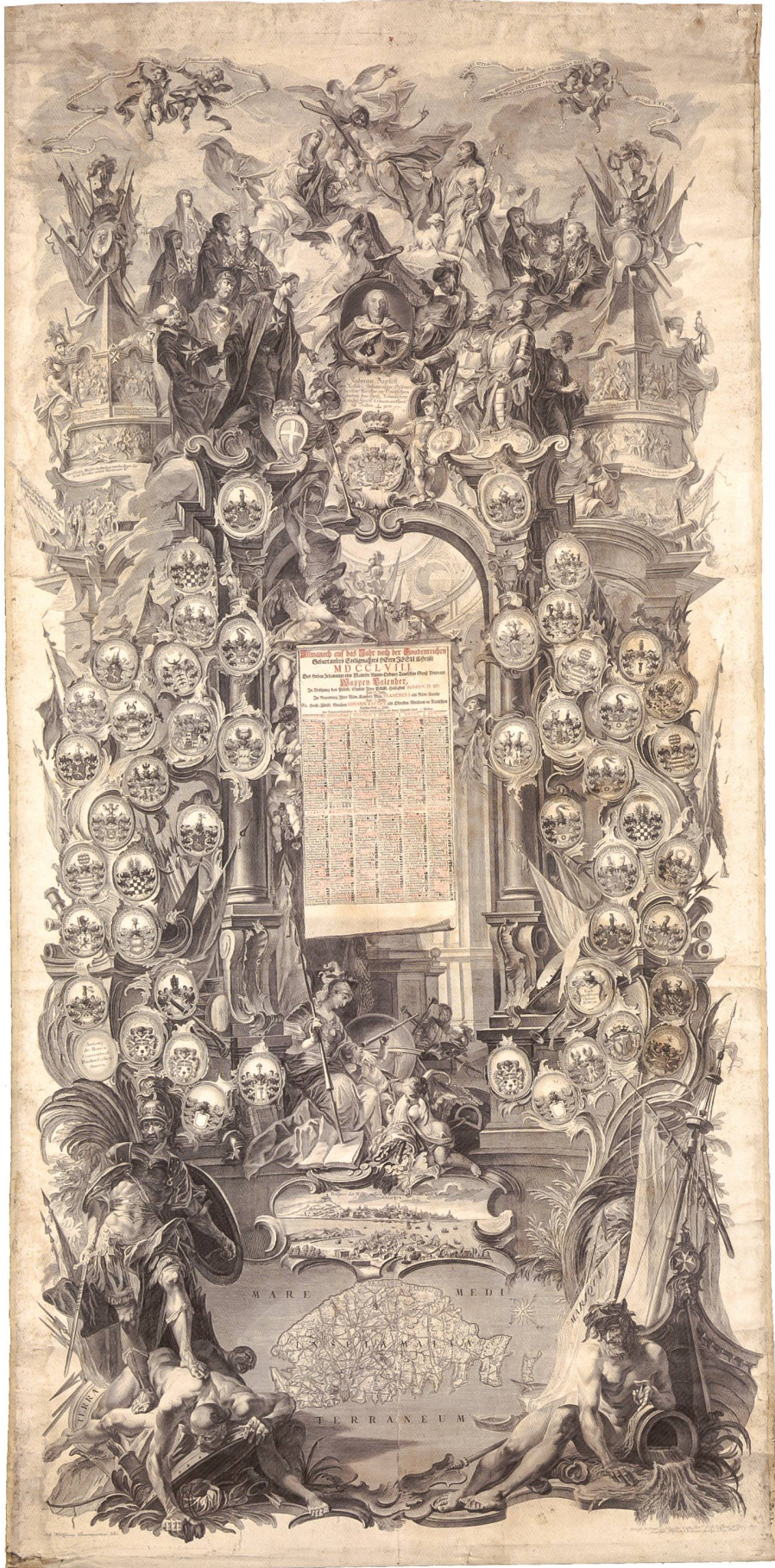


Fig. 152 Calendrier héraldique du Grand Prieuré d'Allemagne de l'Ordre équestre de Malte pour l'année 1758, dessiné par Johann Wolfgang Baumgartner (1712-1761), gravé et édité à Augsbourg par Joseph et Johann Klauber, 184,5 x 89 cm (MAHF 14806) – Au sommet de l'arc de triomphe, le portrait en médaillon du Grand Prieur Johann Baptist Reinhard, baron de Schauenburg-Herrlisheim (F), est entouré des fondateurs, bienheureux saints et saintes de l'Ordre. Parmi les cinquante membres évoqués par leurs écus armoriés, figurent quatre Fribourgeois. Jacques IV Duding (1707-1766), le commandeur de Fribourg, et son frère Claude-Joseph (1712-1788) sont situés juste au-dessus de l'allégorie de la Victoire de Lépante qui consacra les Hospitaliers comme combattants redoutés sur terre et sur mer (terra marique). Leur neveu Nicolas (1743-1774) est placé au même niveau – au bas de l'échelle car ils ne sont pas chevaliers de justice (nobles) – mais à droite de l'allégorie de la Vertu invincible. A la verticale, en position hiérarchique bien supérieure, abrité par le chapiteau de l'arcade, est suspendu le blason du chevalier Pierre de Fégyly (1679-1768), seigneur de Domdidier et membre de l'Ordre de Malte depuis 1716. Au bas de cette brillante composition rococo, l'artiste nous offre une vue de La Valette, capitale de l'Ordre, ainsi qu'une carte de l'île de Malte au cœur de la Méditerranée.